
LETTRES ETRANGERES

Lettre de Paris

A PROPOS DE VERHAEREN
LES IDEES DE M. STEPHAN ZWEIG

Emile Verhaeren va bientôt avoir sa statue à Paris. Il est même question de la placer dans le parc Monceau, ce panthéon à ciel ouvert de quelques-unes de nos gloires littéraires et artistiques les moins discutées. Dans ce jardin un peu rococo, tout entouré d'hôtels aristocratiques, le poète de *Toute la Flandre* sera en excellente compagnie. Il ne sera pas trop dépaycé. Aux heures d'été il verra passer devant son image les couples qui se donnent volontiers rendez-vous en cette oasis de calme et il y entendra aussi les rires nombreux des bébés élégants du quartier qui y pépient, toute la journée, comme de gais moineaux parisiens.

C'est le Comité franco-belge qui a pris l'initiative de cette glorification de Verhaeren dans la capitale. Ce faisant, il donne, s'en doute-t-il ? une réponse décisive à un critique autrichien M. Stephan Zweig qui, jadis, avait voulu accaparer Verhaeren au profit de la plus grande Allemagne. C'était en 1910, M. Zweig avait écrit un ouvrage, d'ailleurs fort intéressant, *Verhaeren, sa vie, son œuvre* qui eut cette chance d'être d'abord traduit et édité en France.

Dans ce livre M. Stephan Zweig se plaisait à affirmer que Verhaeren était d'esprit et de tendance essentiellement germaniques. Peut-être ne précisait-il point sa pensée d'une façon aussi catégorique, mais du moins s'arrangeait de manière à établir pareille conviction chez les lecteurs sans défiance.

Assertion certes aventureuse, le critique l'avait soupçonné. Aussi procédait-il par la méthode insinuante qui devait, dans son idée, aboutir quand même à convertir un écrivain français et un belge authentique en une sorte d'esprit berlinois fumeux et à l'intelligence utopique, hostile à toutes les traditions chères aux deux nations voisines. M. Zweig n'accaparait pas Verhaeren brutalement ; il le réclamait en détails, par petites secousses, eut-on dit, mais qui, en somme, à la fin du volume, contribuaient à asseoir une démonstration en règle de prémisses éparses. Procédé tout pareil, en littérature, à celui que tentaient alors du côté des affaires des gens d'Outre-Rhin. Méthode exactement semblable à cette main-mise sur les individus pour une conquête effective, à échéance plus ou moins éloignée, dont rêvait l'impérialisme teutonique.

Certes, telles manifestations de cet esprit européen qu'avait étudié M. Louis Dumont-Wilden et que de nombreuses revues s'efforcent aujourd'hui de propager non sans succès, puis un certain internationalisme esthétique facile à souligner dans une partie de l'œuvre Verhaerennienne (et non la moins vanlée du vivant de l'auteur) semblaient fournir à M. Zweig des raisons spécieuses. Au vrai, le poète-philosophe des *Visages de la Vie*, de la *Multiple splendeur*, ou des *Rythmes Souverains*, dépasse les frontières intellectuelles de Belgique et de France. Il s'est voulu là, sans doute, un peu selon l'américain Whitman, le prophète inspiré des peuples qui se pénètrent mieux et se comprennent davantage dans la diffusion d'une somme d'idées modernes à la fois plus larges et plus généreuses que celles du passé. Mais de là à faire du poète qui les exprime une sorte de citoyen de l'empire germanique accusait ou un bien fâcheux défaut de tendance ou une psychologie bornée.

Il me souvient qu'à cette époque j'avais posé, dans *La Société Nouvelle* de Mons, cette question qui pouvait paraître oiseuse à ses compatriotes et irrévérente pour un homme que je vénérerais : *Verhaeren est-il Allemand ?* J'ai à peine besoin d'ajouter que ma conclusion était toute négative. Depuis, ayant mieux étudié la biographie et l'œuvre de Verhaeren soit dans la monographie « *Verhaeren* » de Gauchez, pour des articles parus vers le temps de la mort du poète et notamment dans la *Revue*

de Hollande, soit dans les ouvrages documentaires d'André de Poncheville : *Verhaeren en Hainaut*, ou l'étude critique d'Albert de Bersaucourt, je m'en tiens plus que jamais à mon opposition première contre les revendications osées de M. Zweig.

Le poète de *Toute la Flandre* s'enracine, par ses instincts, par l'essence de son tempérament et par ses goûts, par le choix même de ses thèmes lyriques et la façon dont il les développe, au sol natal, à cette Campine violette où l'attachaient peut-être de lointains atavismes paysans antérieurs aux armateurs anversois, ses ancêtres. Son génie et son œuvre dénoncent clairement, indiscutablement, les signes caractéristiques d'un peuple et d'une race. La psychologie flamande, si complexe et pourtant si facile à dissocier dans ses éléments primordiaux, se résume en Verhaeren. Elle s'y trouve par cet amour foncier des traditions et du folklore qui fleurit ses légendes héroïques, tout en sachant s'accommoder de conquêtes nouvelles de la pensée. Elle s'y affirme par l'âpre énergie et le franc réalisme qui s'y combine avec des poussées d'idéalisme agissant et ce mysticisme qui persiste au tréfonds des natures les plus libérées des rigueurs des dogmes.

Ne sont-ce point là, en fin de compte, les composantes et les dominantes antithétiques des meilleurs écrivains belges comme des grands artistes des Pays-Bas ? Et je songe plus près de nous à un Georges Eekhoudt, à un Max Elskamp et, plus haut dans les temps, à vous Jordaens, ou Teniers, ou le super-maître Rubens.

Emile Verhaeren, mieux qu'aucun autre, a réalisé l'harmonie de ces oppositions. En outre, le glorieux chant épique tel qu'il l'a conçu, développé et parachevé, en le continuant et en l'amplifiant dans une série de poèmes à la gloire des héros de la patrie et à la louange des ciels, des plaines, des mœurs, des aspects variés de son plantureux pays suffisent déjà à situer ce poète au cœur même de son terroir. Par toute une partie de son œuvre, à mon sens la plus solide, il est réellement devenu l'historien lyrique de la Belgique, un grand poète national.

Mais, naturellement, il plaisait à M. Zweig pour les besoins de sa cause de passer vite sur ce côté-là de l'œuvre. Il préférerait

dissserter sur certaine « conception germanique du monde » dont il applaudissait Verhaeren. Et il prétendait que le génie du poète s'accroissait au fur et à mesure qu'il se détachait des liens de la pensée et des sentiments français. M. Zweig apportait aussi comme argument à sa thèse ce fait que, dans la langue employée par le poète, il y avait une rudesse et une violence, qui écaillaient le vernis français pour laisser voir aussitôt la trace indiscutable de ce germanisme omnipotent.

Il est piquant aujourd'hui d'examiner ces assertions vaticinantes à la lumière des événements qui sont d'hier et, malgré la paix boiteuse et tous les traités et pactes correctifs, en songeant à un poème comme *Les Ailes rouges de la guerre*. En songeant également à la vie et à la mort de Verhaeren durant que son pays pantelait sous la domination provisoire de l'envahisseur.

Mais, Verhaeren, poète national belge en dépit de tous les abstrauteurs de quintessence, est par sa langue poète français. Quelques façons de dire un peu rudes n'y font rien. Par là, il garde la saveur de ses origines et nous l'aimons mieux ainsi que s'il s'était agrégé à notre patrimoine littéraire en émondant ces particularités qui le différencient.

Emile Verhaeren est une des plus incontestables gloires qui soient venues apporter du dehors une forme poétique originale, une impulsion neuve et une virilité appréciable à la poésie française qu'avaient un peu anémiée les derniers romantiques et les parnassiens trop ciseleurs. Il a vivifié le symbolisme et coopéré à l'enrichissement de notre littérature. C'est pourquoi il faut être heureux de voir ce poète consacré au plein cœur de Paris, comme un fils de l'Ile de France.

LÉON BOCQUET.

